

Bruno Le Dantec

ET MON PÈRE
UN OISEAU ?

HORS D'ATTEINTE

Maintenant tu es debout, ta belle tête bien haute dans la lumière crue et les ombres tranchées d'un été dans le Sud. Tu n'es pas assis sur un fauteuil roulant, ta main droite n'est pas posée sur ta cuisse comme un moineau saisi par le froid, tu ne jettes plus de regard noir sur un monde devenu indéchiffrable. Tu es debout, vivant. Nous nous croisons par hasard dans les ruelles d'un village corse ou kabyle, andalou ou provençal – comme toujours dans les rêves, les lieux et les souvenirs se télescopent. Nous échangeons peu de mots, nous ne sommes pas bavards toi et moi ; mais quand tu apparais au coin d'une rue, je te rejoins pour te serrer dans mes bras.

Des adieux rêvés pour remplacer nos adieux volés.

Notre dernière embrassade est interrompue par la sonnerie du téléphone : ta petite-fille vient aux nouvelles. Je l'imagine assise sur la

murette de lauze qui borde la place devant chez Jacques, où les ados se regroupent le soir pour capter un peu de réseau.

Réveillé en sursaut, je ne sais plus ni où ni quand. Je demande si c'est déjà dimanche et Marie me rassure : « Non, on est encore samedi, papa. » Son appel m'a trouvé étendu en travers du lit, derrière les persiennes croisées de ma chambre, dans l'envers du décor d'une ville écrasée de soleil et envahie par le ronronnement des valises à roulettes. Été 2020. Le virus court les rues, accroché aux basques du tourisme de masse. Ils ont dit qu'il fallait faire redémarrer l'économie.

Marie me tire d'une sieste passée en contrebande, le nez écrasé entre deux pages d'un livre ouvert, tout au bout de trois jours de fièvre et de maux de tête. J'ai pris froid sur le bateau. Sur pied très tôt, vite douché, sorti cheveu mouillé et en chemise sur le pont 8 pour voir l'entrée en rade : quand le *Pascal Paoli* a pénétré dans la darse, on aurait dit que l'étrave allait éventrer le quai et les immeubles haussmanniens de derrière la Major. Comme si le vent portait la voix de Lotte Lenya, comme si sa *Fiancée du pirate* résonnait par en dessous le bruit des moteurs, belle comme une vengeance.

Je viens de passer trois jours sur le flanc, tout confit de symptômes, et j'ai renoncé à aller

voir la Mamma de peur d'être contagieux. C'est con, parce que j'étais rentré une semaine avant les autres juste pour passer du temps avec ta toute jeune veuve de quatre-vingt-sept ans. Tu nous as quittés il y a à peine trois mois.

Troublé, je bégaye : « J'étais en train de rêver avec ton grand-père. » Oui, je crois bien avoir dit « rêver avec », à l'espagnole. À chaud, je raconte mon rêve ; mais il faut bien avouer que dans la vraie vie, l'accolade n'a jamais eu lieu. Trop de pudeur.

Et puis on nous a empêchés d'aller te voir. Tu es mort tout seul.



Jean s'est éteint un peu avant l'aube du 7 avril 2020 dans une chambre nue, au premier étage d'une clinique en quarantaine. C'était au début du premier confinement, quand les nouvelles règles sanitaires s'appliquaient avec une rigueur maximale. Le 17 mars, il était prévu qu'on lui enlève une tumeur qui enflait son ventre, mais l'acte avait été annulé au dernier moment. La chirurgienne m'avait téléphoné la veille : « Je préfère ne pas prendre le risque d'opérer votre père en pleine vague épidémique. » À demi-mot, une autre vérité pointait : il fallait faire de la place en prévision d'un afflux de cas de coronavirus impossible à anticiper. Une déprogrammation qui ne disait pas encore son nom et que ma mère traduirait plus tard à sa façon : « Alors un jour ils leur ont dit d'arrêter de soigner leurs malades et de se préparer à recevoir ceux qui s'étouffent. »

La décision venait d'en haut. Le soir même, le président de la République annonçait le

début du grand enfermement pour le lendemain 17 mars à midi. La mesure était inédite, radicale. Sur le coup, on est resté scotché. Puis le doute a infusé, avec la désagréable sensation que ton sort s'était joué à trois heures près.

Une semaine plus tard, Jean était toujours dans le service de chirurgie d'un hôpital en branle-bas de combat. Le droit de visite avait été suspendu, la situation nous avait échappé. On en était réduits à courir après l'opératrice d'un standard saturé, des infirmières sous pression et des médecins dont on ignorait le visage et parfois jusqu'au nom.

Voilà comment, dans la détresse de ses derniers jours, mon père a été privé de la présence des siens. Mis sous séquestre comme des milliers d'autres.

*
* *

J'ai eu du mal à tourner la page. Comment, à bas bruit, ce cauchemar nous est-il tombé dessus ? Se poser la question en vaut-il encore la peine aujourd'hui ?

Je suis le dernier mec de la famille, depuis que notre discret patriarche n'est plus là. Pas plus que lui je ne suis du genre mâle alpha, et je sais que la colère et le deuil ne font pas bon ménage : on risque de s'empoisonner les

sangs. Le choix de ma sœur de ne pas aller voir le corps – « Je préfère me souvenir de lui vivant » –, je le respecte. Celui de ma mère déclinant l’offre de la médecin-chef qui proposait de la recevoir dès la levée du confinement pour lui rendre compte des derniers jours de son homme, je le comprends – « À quoi bon ? Ce serait remuer le couteau dans la plaie ». J’admire la maturité de Marie qui, du haut de ses quinze ans, réalise que la mort de son grand-père chez lui aurait été compliquée – « Tu imagines que Grand-maman le découvre tout froid à côté d’elle, un matin ? ». Tout ça, c’est vrai. Mais.

*
* * *

D’un coup, la ville comme la planète sont tombées en catatonie. Voilà trois jours qu’on nous a annoncé ta mise sur liste d’attente. Le standard bascule sur un fil musical, c’est compliqué d’arriver jusqu’à toi. La chirurgienne répond quand même à mes courriels.

Le jeu. 19 mars 2020 à 17:18, Bruno a écrit :

Bonjour docteur,

Ma mère et moi essayons d’avoir des nouvelles de mon père, mais le service ne répond pas. Nous savons par la dame du standard qu’il est toujours dans la chambre 223. En sachant que la situation risque de se tendre encore plus dans les jours

qui viennent, comment pouvons-nous maintenir le contact ? D'avance merci et bon courage à vos équipes.

Le jeu. 19 mars 2020 à 17:54, Camelia F. a écrit :

Bonjour,

Médicalement il va bien. Moralement c'est autre chose. Je n'ai pas encore fait la visite. Je demande aux infirmières de vous appeler pour l'avoir un peu au téléphone. Nous avons fait une demande pour le SSR [soins de suite et de réadaptation] à Valdonne.

Le ven. 20 mars 2020 à 16:09, Bruno a écrit :

Bonjour docteur,

Merci de m'avoir mis en contact avec l'infirmière hier, elle nous a passé mon père. Vous dire aussi que nous sommes rassurés qu'il soit encore avec vous. Le souvenir que nous avons de son séjour au SSR Valdonne, après son AVC, est mitigé. Le week-end, il n'y a aucune présence administrative ni médicale, juste une infirmière par étage, et le péril d'aggravation de l'état de mon père nous procure pas mal d'inquiétude. Sa situation étant pré et non post-opératoire, n'est-il pas mieux de le garder à la Casamance, au plus près des services qui le prendraient en charge en cas d'urgence ? De plus, même si vous l'avez requinqué en vue de l'opération, ne risque-t-il pas de retomber en anémie dans un établissement non dédié ? Nous comprenons l'exceptionnalité de la situation, mais nous ne nous pardonnerions pas d'avoir été négligents si un malheur arrivait. Cordialement.

Le ven. 20 mars 2020 à 19:21, Camelia F. a écrit :

Bonsoir,

Je comprends vos inquiétudes mais il court aussi grand risque à rester chez nous et le personnel n'est pas en mesure de faire tout ce qu'il faut pour le stimuler. Le SSR de la Casamance a malheureusement été réquisitionné dans le cadre de l'épidémie. Nous ferons le point en début de semaine pour choisir la meilleure solution.

Nous, on n'est pas chauds pour qu'ils t'envoient chez Korian, la multinationale du soin propriétaire de la clinique de Valdonne. Mais a-t-on vraiment le choix ? Le système hospitalier craque de toutes parts à l'approche de la vague. Dans le privé, les places sont chères. Aux Camoins, il y a bien la belle clinique du bon docteur Muselier, président de région. Roland, ami libraire qui y a fait un séjour en rééducation après une chute en montagne, en dit le plus grand bien, mais on n'y accède pas facilement hors parcours de soins dûment balisé par un médecin traitant. Jean était prof de lycée et n'a jamais tenté de s'introduire dans l'entre-soi de la bourgeoisie locale. On n'a pas les relations pour un passe-droit, son médecin de village non plus.

On nous confirme le transfert.

Le lun. 23 mars 2020 à 18:12, Camelia F. a écrit :

Bonjour,

Votre papa ira au SSR Valdonne demain. Ils ont pour consigne de nous contacter au moindre souci ou bien de nous le renvoyer à la fin de la crise en dehors de problèmes intercurrents. Pour l'heure, il n'y a plus d'anémie et son transit est bien régulé.

*

* *

Ce même jour, je publie sur l'agora de *Marsactu*, un site d'infos local, une lettre ouverte à Martine Vassal, héritière du vieux sénateur-maire Jean-Claude Gaudin, présidente de la métropole et du département et candidate à la mairie de Marseille. Non pas pour solliciter une faveur, mais pour lui rappeler que la pandémie ne nous a pas rendus tous égaux face à la maladie et à la mort.

20 mars 2020

Madame Vassal,

J'ai appris par la presse que vous aviez été testée positive au Covid-19. Avec vous, votre directrice de campagne, la députée Valérie Boyer – ainsi que votre colistier Yves Moraine et le député Guy Teissier. Vous avez immédiatement été placée en observation pour cinq jours à l'institut hospitalo-universitaire Méditerranée Infection, à la Timone – chez le professeur Didier Raoult. « Je suis assise

dans un fauteuil, je lis un bon livre, je ne suis pas sous assistance respiratoire, dédramatisait pour Le Monde M^{me} Boyer depuis sa chambre d'isolement à l'IHU. [...] Tout va bien pour moi. » Puis, plutôt pimpante, vous êtes rentrée chez vous, traitement à base de chloroquine en poche. Je m'en réjouis pour vous. Avec un peu de surprise quand même en apprenant dans le même Monde que « la France limite l'accès au test aux personnels soignants et aux cas les plus graves ». Faut-il comprendre que vous et vos amis élus êtes des cas graves ?

De mon côté, j'ai dû renoncer, avant même d'être confiné, à rendre visite à mes vieux parents à cause de maux de tête, de courbatures, de goutte au nez, de gorge et bronches irritées. Probablement un simple rhume mais, dans le doute, je n'ai pas voulu prendre de risques. Mon toubib m'a conseillé de rester à la maison (ça tombe bien, je suis confiné) et de prendre du paracétamol : si la fièvre monte et que je m'étouffe, et uniquement dans ce cas, je serai éligible pour le dépistage. Lui et moi avons conscience de l'absurdité de la consigne : je dois attendre que mon cas s'aggrave pour avoir droit au test du coton-tige et, au pire, participer à l'engorgement des unités de réanimation. Vous me voyez ravi de savoir que certains n'ont pas à patienter jusqu'à de tels extrêmes – ni à faire la queue pendant trois ou quatre heures sur le trottoir de l'IHU en bravant le confinement.

*

* * *

Qu'est-ce qui me prend de m'adresser à une femme politique dont les portraits de face, de trois-quarts et de profil s'étalent sur toutes les pages d'*Accents*, la gazette de propagande du département ? Je sais très bien qu'elle ne me lira pas. Je m'adresse plutôt aux gens de la rue : de fait, plusieurs lecteurs du blog me remercient d'avoir partagé ce qui m'arrive.

En réalité, je prends la parole parce que j'en ai l'habitude. On dit que je suis journaliste, écrivain, même si ces derniers temps je suis surtout animateur d'ateliers d'écriture. J'ai pris part à de retentissantes batailles, dont j'ai été un temps, sans l'avoir vraiment voulu, l'une des têtes visibles : celle de la Plaine contre un projet de rénovation urbaine qui voulait couper le lien entre ce quartier central – ses cafés, son marché, sa vie nocturne – et les quartiers Nord, banlieue de Marseille qui ne dit pas son nom. Puis la grande colère provoquée par les effondrements meurtriers de la rue d'Aubagne au matin du 5 novembre 2018. Est-ce que ça me donne de la force ? Peut-être. De la légitimité ? Pas plus que ça. J'ai aussi publié quelques livres, qui ont un point commun : je n'y parle de moi qu'à la marge, je m'y fais plutôt passeur de parole, que ce soit celle de paysans mayas insurgés au sud du Mexique, celle de mon ami Mahmoud Traoré racontant son voyage sans visa entre Dakar et Séville, celle de mon ancien copain de lycée et compagnon de voyage, le photographe Antoine d'Agata

ou, exercice moins amical, celles de personnages publics crachant leur venin contre le Marseille populaire.

Cette fois, je vais parler de moi, des miens.

*

* *

Lettre ouverte, suite.

Et puisqu'il faut être patient, je vais vous parler de mon père. A 89 ans, il devait être opéré mardi dernier d'une tumeur. Mais on nous a annoncé la veille qu'il passait sur liste d'attente. Avec tact, la chirurgienne m'a expliqué qu'elle préférerait ne pas l'exposer, en état de faiblesse post-opératoire, à la vague pandémique. J'ai compris qu'il s'agissait aussi de libérer de la place. Intuition confirmée quand j'ai expliqué qu'un retour à la maison serait compliqué. Silence embarrassé au bout du fil : « Bon, on va chercher une solution. » Cinq jours plus tard, mon père est toujours dans le service de chirurgie.

Parenthèse : mon père est hospitalisé à la Casamance, un établissement situé aux portes de Marseille, à Aubagne. En chantier permanent, cet hôpital privé grignote la colline environnante à belles dents pour s'agrandir au fur et à mesure que l'hôpital public Edmond-Garcin dépérit. Dépérir, le mot n'est pas trop fort : en 2020, l'Agence régionale de santé a même voulu fermer son unité de réanimation et dévier les flux vers l'hôpital privé, alors que ce service venait à peine d'être rénové

à grand frais... Ce funeste projet fut abandonné grâce aux protestations des soignants, des usagers et de certains élus. Au vu de la présente crise, il n'est pas exagéré de dire que ces résistants ont fait œuvre de salut public.

Notre angoisse, à présent, est que mon père s'éteigne peu à peu loin des siens. Ma sœur et moi (avec ma fille) sommes confinés chacun à un bout de la ville. Ma mère ne sort de chez elle que pour se faire dialyser, à cinquante mètres de son homme, sans pouvoir le voir. Déshydraté, anémié, sous la menace d'une occlusion intestinale, il a du mal à réaliser ce qui lui arrive. Chaque fois que nous parvenons à l'avoir au téléphone, il faut lui expliquer pourquoi nous ne lui rendons plus visite. Le temps, pour lui, est devenu une contrée brumeuse, habitée par les seuls passages des aides-soignantes.

*

* *

La clinique Korian Valdonne, on connaît. Jean y a séjourné trois mois en rééducation pendant l'été 2019, après son deuxième AVC. Dès la première nuit, il avait fait une chute en essayant d'aller pisser tout seul, fatigué d'attendre après avoir sonné en vain ou – ça lui ressemble bien – par souci d'autonomie, pour ne pas déranger. De bon matin, il m'avait appelé : « Je suis tombé. » Une infirmière vacataire rencontrée à la Casamance avec qui nous avons sympathisé m'avait raconté au

téléphone que comme sa jambe gauche était restée coincée dans le garde-fou en position basse, les pompiers avaient dû scier un barreau pour le dégager. Il avait ensuite fallu l'emmener aux urgences d'Aubagne pour vérifier qu'il n'avait rien de cassé. J'avais couru le voir : par chance, il s'en était tiré avec une belle ecchymose sur la tempe.

Pas facile à trouver sans GPS, ce bâtiment de construction récente perdu en pleine garrigue, au bout d'un chemin en cul-de-sac. J'avais d'abord bifurqué trop tôt, attiré par le trou noir d'un tunnel sous l'autoroute, puis égaré dans une impasse coincée entre une enfilade de maisons individuelles et la masse écrasante de la bretelle qui connecte le péage de Pont-de-l'Étoile à celui de Pas-de-Trets. Alors que je manœuvrais pour faire demi-tour, j'avais remarqué un écriteau : chemin des Matelots. Drôle de nom, on était à plus de trente kilomètres de la mer. J'avais alors eu un flash : mon père m'avait parlé de ce lieu-dit ! Il passait par là pour se rendre à l'école élémentaire de la Valentine, un hameau de Saint-Savournin. C'était il y a soixante-huit ans, je crois, en 1952 : il avait alors vingt-et-un ans. Quand la météo le permettait, il y allait à vélo en longeant le ruisseau du Jarret, puis grimpait par le col des Termes ou faisait le tour par la vallée de l'Huveaune jusqu'à ce fameux chemin dit « des matelots ». Il me l'avait raconté quelques semaines avant,

dans un regain de vitalité. Depuis, le paysage avait bien changé, balaféré par les voies rapides, colonisé par les lotissements, chamboulé par les zones commerciales.

J'avais fini par tomber dessus. Il suffisait de remonter deux ou trois kilomètres de plus le long du pipeline qui achemine les boues rouges d'une usine de Gardanne jusqu'à la mer – la bauxite d'Altéo, qui nique les matelots... et les poissons du parc national des Calanques. Puis il avait fallu passer entre les énormes jambes de béton d'un viaduc autoroutier (le bon pont, cette fois), avant de tourner à gauche sur un chemin rural tout cabossé. Trois cents mètres plus loin, prendre à gauche et continuer jusqu'au fond d'une route sans issue fraîchement goudronnée – le contraste entre la rutilante voie privée et les cahots de la voie publique était presque cocasse.

Sur le parking tout neuf, j'avais croisé des patients en fauteuil roulant, sans apercevoir l'ombre d'un soignant à l'horizon. Face à ces vieux tout cassés errant en quête de soleil, j'avais cru entrer dans la scène de *Vol au-dessus d'un nid de coucou* où, sous l'influence de Jack Nicholson, une jubilante anarchie s'empare de l'asile psychiatrique. Mais, ici, personne ne simulait la folie, aucun meneur malicieux ne fomentait une fugue en bateau. *Ta route des Matelots est loin derrière, mon pauvre Jean.*

Il n'y avait personne à l'accueil, personne non plus dans les bureaux. Dans le hall, une mamie en déambulateur m'avait indiqué le réfectoire d'une voix enfantine : « Demandez aux cantinières. » Au fond du couloir, deux femmes en charlotte débarrassaient des tables. Elles m'avaient avoué que si mon père était arrivé hier, forcément, elles ne le connaissaient pas encore. « Montez, vous croiserez bien quelqu'un. » Ce que j'avais fait. À l'étage, j'étais tombé sur une aide-soignante, une boule de nerfs sur pattes : « On ne vous a pas dit le numéro de sa chambre ? » Non.

Je t'avais parlé en silence : *Tu n'es plus qu'un numéro que je ne connais pas.* Je m'apprêtais à passer la tête par toutes les embrasures, quand l'aide soignante m'avait demandé : « Votre papa, c'est pas un barbu avec un grand front ? Oui, c'est ça, chauve ! Je vois qui c'est, il est d'Auriol, comme moi. » Une fois l'énigme élucidée, je m'étais vu escorté jusqu'à la chambre 105. Sa verve pleine de sympathie venait prouver que pareil purgatoire n'était pas la faute du personnel, mais bien faute *de* personnel.

Une semaine plus tard, j'avais fini par obtenir un rendez-vous avec la cheffe de service, absolument débordée. Convié à m'asseoir de biais dans un bureau grand comme un cagibi – aussi rétréci que le prestige des médecins –, j'avais mentionné la chute de mon père. Gênée, la

dame marqua un temps d'arrêt. Puis, sur un ton évasif, elle en fit un détail trivial : « Ah oui, la première nuit... » Cet accident, la clinique avait préféré le passer sous silence; mais mon père et l'infirmière avaient parlé.

*
* *

En janvier 2020, alors que les premiers signes de l'épidémie couraient l'Europe, Agnès Buzyn, ministre de la Santé, raccrocha les gants pour se lancer dans le pugilat des élections municipales à Paris – en substitution d'un jeune loup grivois pris la main dans le slip. Ces à-peu-près de la *start-up nation* auraient été risibles s'il s'était agi d'une série Netflix et non du pays où on vit. Buzyn affirmerait plus tard qu'avant de s'éclipser, elle avait alerté qui de droit sur le péril qui approchait. On la croirait sur parole, avant qu'elle ne disparaisse des écrans. Entre-temps, on avait parlé de *grippette* chinoise; du port du masque inutile, trop complexe et même dangereux pour le commun des mortels; de tests bientôt disponibles... Après, il ne resterait plus qu'une solution : culpabiliser les gens et les enfermer chacun chez soi. Pendant deux mois pour commencer.

*
* *

Le 24 mars, Jean est transféré à Valdonne. On se console en voulant croire qu'il y retrouvera des têtes connues mais, entre le *turn-over*, les *burn-out* et le stress, il y a peu de chances qu'il y reste quelqu'un qui se souvienne de lui. Au téléphone, une jeune responsable administrative à l'amabilité professionnelle accepte que je lui envoie des photos de famille pour décorer la chambre de mon père. Ces photos, au dos desquelles j'ai écrit le nom des proches représentés ainsi que quelques souvenirs dans l'espoir que quelqu'un les lui lise, ne seront pas expédiées dans les cartons avec ses personnels, mais dans une enveloppe avec la facture.

*
* * *

À la fin de l'hiver 2020, les médias français parlent des situations extrêmes que connaît l'Italie : la décision de trier les malades, de sacrifier les plus fragiles ou les plus âgés pour intuber ceux qui ont une probabilité de survie plus élevée. Sur les écrans, on montre les files de camions militaires chargés de cercueils sillonnant les rues de Bergame dans le silence d'une aube glaciale. Fin mars, la presse espagnole constate une hécatombe dans les maisons de retraite. À Madrid, qui a subi la privatisation à la hache de pans entiers du système de santé par une droite postfranquiste corrompue jusqu'à l'os, ordre a été donné de

ne pas transférer les malades des maisons de retraite vers les hôpitaux déjà saturés.

On documente les avanies des voisins mais beaucoup moins les difficultés locales, ou alors du bout des lèvres. Quand l'Alsace subit la déferlante, on décrit comme une prouesse technique le transfert en TGV des malades excédentaires vers d'autres régions. Au sujet des déprogrammations, on reste pudique. On n'admettra la vérité que bien plus tard : « L'un des médecins à la tête d'un service de réanimation de l'AP-HM [Assistance publique-Hôpitaux de Marseille] rappelle que "la déprogrammation est déjà une forme de triage ou de priorisation". » (« À Marseille, on se prépare au tri des patients, faute de place en réanimation », *Mediapart*, 24 décembre 2021.) Le sujet est explosif. En se souvenant des grèves récentes des personnels hospitaliers, on aura du mal à ne pas faire le lien entre les pénuries de masques, de tests PCR, de lits, d'appareils respiratoires et de personnel qualifié – qui ont en grande partie rendu inévitable le confinement de masse – et la morgue avec laquelle les gestionnaires ignorent depuis des lustres ces cris d'alarme.

Think-tank de crise : « Et si on détournait l'attention vers le séparatisme islamique ? »

*
* *

Une scène revient grincer sous mon crâne quand je repense à ton premier séjour chez Korian. En repartant après notre première visite, on passe à côté d'une infirmière à l'air revêche qui pianote sur un ordinateur fixé sur un chariot. On l'a vue plantée au milieu du couloir depuis vingt minutes, sans même entrer pour demander des nouvelles ni se présenter à nous. Ma mère, qui n'a pas sa langue dans la poche, lâche : « Ah ça, on est connectée, mais pour dire bonjour, y a plus personne ! » Main crispée sur le clavier, l'infirmière ne répond pas. Une fois dans la voiture, Andrée regrette : « J'espère qu'elle ne va pas prendre ton père en grippe à cause de moi. » À la visite suivante, on retrouve Jean seul au milieu de sa chambre, oublié sur un fauteuil roulant, la tête ballante, somnolent. Quand on le réveille, son œil lance des étincelles. Il a le reproche aux lèvres, comme un enfant brimé, meurtri. Ça ne lui ressemble pas : on met ça sur le compte du Parkinson. Comme après sa chute nocturne, j'hésite entre gueuler et arrondir les angles. Je parle à l'infirmière et elle commence à faire un effort pour décrisper sa mâchoire.

La dernière image que j'ai de cette femme remonte à un dimanche où elle avait reçu la visite surprise de sa fille. Assise sur un fauteuil au bout du couloir avec son petit-fils sur les genoux, celle qui me rappelle l'infirmière tyrannique de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*

(décidément, on n'en sort pas) s'était soudain détendue, sa froideur évanouie.

Mais si elle ne supporte plus son taf, est-ce aux patients d'en payer le prix ?

L'aide-soignante auriolaise qui m'avait aidé à te trouver dans l'anonymat du premier jour est, elle, venue prendre de tes nouvelles jusque chez toi, une fois que tu as pu rentrer à la maison. Mais lors de ce deuxième séjour, elle ne travaille plus là : on lui a détecté un cancer du sein.

*
* *

Retour à ce printemps sidérant, à sa paralysie, à ses solitudes morcelées à l'infini – mais aussi à ses avions cloués au sol avec tout le ciel rendu aux oiseaux.

À cause de la suspension des visites, le service blanchisserie de la clinique Valdonne est débordé. Le vendredi, muni d'un grotesque laissez-passer, je t'apporte donc du linge propre que me prépare Maman. Par l'embrasure d'une porte de service, une jeune femme ni masquée ni gantée réceptionne le sac en papier que je lui tends, avec tes nom et numéro de chambre écrits dessus. Au téléphone, j'ai demandé s'il n'y avait pas moyen de te faire un coucou ne serait-ce que depuis le parking : il suffirait qu'une infirmière t'aide à marcher jusqu'à la fenêtre. Mais c'est impossible : « La

chambre de votre papa donne sur le patio, vous pourriez croiser des patients en promenade, je suis vraiment désolée. »

Au péage de Pont-de-l'Étoile, un gendarme en embuscade me fait signe de m'arrêter à la sortie du portique. D'un œil blasé, il toise mon attestation auto-délivrée à travers le pare-brise. Je rumine *Monsieur le pandore, je t'emmerde. Mon père est en train de mourir tout seul* – mais mon corps reste aussi impassible qu'un mannequin dans sa vitrine. Hier, comme tout le peuple confiné-mais-branché, j'ai lu l'histoire du gars qui voulait rejoindre son père moribond sur l'île de Ré. À l'entrée du pont qui mène du continent à l'île, un gendarme zélé l'a obligé à rebrousser chemin, non sans lui foutre une amende de 135 balles. Son père est mort sans lui. Combien d'histoires comme celle-là une crise sans précédent provoque-t-elle, avec son lot d'arbitraire et d'obéissance bornée, malgré de beaux élans de solidarité ?

*

* *

Au gré de ses travaux, le conseil scientifique opère un singulier tour de passe-passe : convertir l'impréparation française en doctrine sanitaire. Paris ne dispose pas de masques ? Ils sont donc inutiles. Des stocks réapparaissent ? Leur utilisation

devient souhaitable [puis obligatoire]. Le chien d'aveugle qui court après son maître égaré se condamne à quelques ecchymoses.

« Plombiers en blouse blanche »,
Le Monde diplomatique, juillet 2020

*
* *

De retour dans mon quartier, j'achète de l'araignée de bœuf chez Brahim. Il a repris le fonds et une petite partie de la clientèle des époux Ganassi, bouchers-traiteurs qui affichaient le portrait des frères Eufemio et Emiliano Zapata au-dessus de leur caisse enregistreuse et qui ont pris leur retraite pour faire le tour du monde en moto. Avec Brahim, on a sympathisé quand j'ai reconnu une chanson d'Aït Menguellet à la radio.

Pendant qu'on le sert, le client devant moi raconte qu'il s'est fait contrôler en allant chercher les médicaments de sa femme à la pharmacie : « 135 euros d'amende pour défaut d'attestation. J'ai traversé la rue, frère, la pharmacie est juste en face de chez moi ! » Le garçon-boucher se mêle à la conversation : « Moi aussi, je me suis fait attraper sans attestation en venant ici. J'ai montré mon contrat de travail, mais ils m'ont quand même mis l'amende. Ça sera ta parole contre la nôtre, ils m'ont dit. Ils avaient l'air content. » Pendant la crise sanitaire, le délit de faciès continue. L'air désabusé,

le gars me prend à témoin, moi l'unique Blanc parmi les clients. Je lui conseille de contester la prune et il me répond, dépité : « À quoi bon ? »

À vingt mètres de là, alors que, baguette à la main, j'informe la boulangère d'un possible nouvel arrivage de masques en pharmacie, destiné cette fois aux métiers les plus exposés hors personnels soignants, une cliente pressée m'engueule depuis le trottoir où elle attend son tour. Mon bavardage lui paraît sans doute inutile, frivole. Elle a pris la consigne de distanciation sociale trop au sérieux : chacun chez soi, chacun pour soi, ce que je lui fais remarquer en partant.

*

* *

Jean s'est laissé glisser, selon le jargon médical. Le dernier week-end, une infirmière a pris l'initiative de me téléphoner. « Je vous passe votre papa, il a envie de vous parler. » Il me dit : « C'est dur. » À ma mère, la veille, il a murmuré : « Je comprends pas. » Elle venait de lui répéter, comme chaque fois, que si on n'allait pas le voir, ce n'était pas faute d'en avoir envie, c'était à cause du virus. Mais son cerveau d'ancien prof de sciences n'est plus disponible pour une explication pseudo-rationnelle de l'absence. Son attente en vain est devenue un crève-cœur. Il a arrêté de manger,

de boire, d'avaler ses médicaments. « Tu sais qu'on t'aime, papa ? » Me reste le maigre espoir qu'il ait entendu ces mots prononcés pour la première et la dernière fois – et qu'ils lui aient été aussi doux qu'un shoot de morphine.